MAUDITES
belles années

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Maudites belles années : 1970-1974 / Cynthia Maréchal
Nom : Maréchal, Cynthia, 1961- , auteure
Identifiants : Canadiana 20220012474 | ISBN 9782897836092
Classification : LCC PS8626.A7455 M386 2022 | CDD C843/.6–dc23

© 2022 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Geneviève Dastous
Image de la quatrième de couverture : Freepik

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITEURS RÉUNIS
leseditiursreunis.com

Distribution nationale
PROLOGUE
prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2022
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Cynthia Maréchal

MAUDITES belles années

1970-1974

LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Maudit voyage de noces, 2021

Maudits voisins, 2020

Maudites chicanes de famille, 2019

Maudites vacances, 2019

Maudit temps des fêtes, 2018

Maudite Saint-Valentin, 2018

Prologue

Montréal, juillet 1969

Henri Viens était confortablement assis dans son fauteuil à bascule. C'était l'après-midi et, à l'extérieur, il faisait un temps radieux. Mais pour ce médecin de soixante-trois ans, un homme de science, il était hors de question de rater la retransmission de l'événement historique qui s'était déroulé la veille. En effet, le 21 juillet, les Américains venaient de gagner la course à la Lune contre l'Union soviétique. Les images des astronautes atteignant l'astre et marchant en sautillant sur son étrange surface avaient été transmises en direct depuis la Lune via Cap Kennedy. Étant donné l'heure tardive à laquelle avait eu lieu cet exploit inouï, Henri préférait, en ce lundi, le regarder tranquillement en rediffusion. Cette avancée dans l'espace était si importante dans l'histoire du monde qu'il avait décidé, plus d'une semaine à l'avance, de remettre toutes ses consultations prévues ce jour-là. Sa secrétaire s'était occupée des annulations, non sans se demander quelle mouche avait piqué le docteur, lui qui était normalement si régulier dans ses habitudes ! En trente années à exercer dans son petit cabinet de médecine sur le boulevard Saint-Joseph, Henri Viens n'avait jamais manqué une seule journée de travail.

L'homme cogna sa pipe à petits coups sur le rebord du cendrier sur pied posé à côté de son fauteuil pour en vider le tabac brûlé. Sa petite-fille de six ans, Brigitte, jouait près de lui avec sa poupée en la faisant marcher sur le tapis du salon. Elle était très mignonne avec les deux tresses blondes que sa mère lui

avait faites. C'était un moment paisible, mais le médecin était néanmoins quelque peu agacé par les voix de sa femme et de sa fille qui lui parvenaient depuis la cuisine. Cela dit, il était nettement moins dérangé par les effluves de bouilli qui flottaient dans l'air de ce grand appartement du premier étage de cette maison de la rue Saint-André, qu'il avait achetée quelques années après avoir ouvert son cabinet non loin de là. Le rez-de-chaussée était habité par sa fille, le mari de celle-ci et la petite Brigitte. Ainsi, la famille au grand complet vivait sous un même toit.

— Brigitte, ma chérie ! dit-il. Pourrais-tu s'il te plaît monter un peu le volume sur le poste de télévision ? Grand-papa entend mal à cause du bruit qui vient de la cuisine.

Aussitôt, la petite aux tresses blondes lâcha sa poupée et accourut en direction du meuble de bois verni servant de coffre à l'appareil. Juste sur la droite de l'écran noir et blanc, il y avait trois boutons : celui de gauche pour le volume, celui du milieu pour ajuster la luminosité et celui de droite pour contrôler le problème occasionnel de défilement de lignes horizontales sur l'image.

— C'est quoi le bouton ? demanda Brigitte, heureuse de pouvoir rendre service à son grand-père, qu'elle adorait.

— Celui de gauche.

— Hein ?

— Regarde-moi, Brigitte, dit Henri.

La petite se retourna et fixa son grand-père. Ce dernier lui montra de quel bouton il s'agissait d'un geste de la main. L'enfant comprit, s'exécuta, mais… le volume diminua.

— Tourne de l'autre côté, ma belle, corrigea-t-il, avec patience et amusement.

L'instant d'après, le son monta, juste comme Henri l'avait souhaité. Il était fier de sa Brigitte, une petite fille qui, déjà, faisait montre d'une vive intelligence. Elle comprenait les choses rapidement et était très curieuse pour son âge. Sans cesse, elle posait des questions sur tout.

— Merci, ma belle, dit-il, reconnaissant. Grand-papa entend bien maintenant.

— C'est quoi tu regardes, grand-papa ? s'enquit l'enfant, les yeux brillants.

L'homme sourit.

— Je regarde des hommes qui vont marcher sur la Lune.

Brigitte éclata de rire.

— La Lune est bien trop petite pour aller dessus ! s'écria-t-elle.

Le grand-père hocha la tête, toujours amusé.

— En fait, ma chérie, la Lune est très grande, c'est juste qu'elle est très loin dans le ciel, expliqua-t-il. C'est pour cela qu'elle a l'air petite quand on la regarde le soir.

— Ah oui ? s'exclama la fillette, fascinée.

À l'écran, les images devenaient passionnantes. La capsule aérospatiale venait de se poser sur l'étrange astre. Des voix entrecoupées de chuintements sonores dus à la mauvaise réception émanaient du haut-parleur latéral du téléviseur Philips. Henri scruta l'image. Un astronaute descendait avec précaution l'échelle menant au sol, qui semblait couvert de cratères de différentes tailles. Maintenant que Brigitte savait ce qui se passait, elle aussi était envoûtée par ces hommes étrangement habillés, au point même d'oublier que son grand-père était assis derrière elle. Même sa maman et sa grand-maman dans

la cuisine n'existaient plus. Mais comme les enfants se lassent souvent rapidement, la petite, sans lâcher l'écran, finit par poser une question à son grand-père :

— Grand-papa, pourquoi le monsieur en habit de neige, il parle pas en français ?

Comme Henri tardait à répondre, Brigitte se tourna pour regarder son grand-père, qui resta silencieux. Elle l'observa un moment et constata qu'il ne bougeait pas non plus.

— Tiens ! Grand-papa s'est endormi, chuchota-t-elle.

Puis elle rejoignit sa mère et sa grand-mère dans la cuisine.

☮

— En tout cas, déclara Rosalie Viens à sa fille Claire, ton père est complètement absorbé par cette histoire des Américains qui vont sur la Lune ! Je n'en reviens pas de la passion avec laquelle il a suivi cette histoire. Il fallait absolument que nos voisins réussissent à s'y rendre avant les communistes russes !

La femme de soixante ans, bigoudis sur sa chevelure déjà toute grise, s'affairait à remuer son premier bouilli de l'été.

— Tu penses vraiment, maman, que ça aurait changé quelque chose si les communistes étaient arrivés avant les Américains dans cette course aux étoiles ? demanda Claire.

— Non, mais pour les hommes, qui resteront toujours des enfants au fond d'eux-mêmes, c'est bien important. Ah là là ! Comme ils sont compétitifs ! Remarque, ma fille, il y a sûrement des choses que nous autres, les femmes, on ne comprend pas dans tout ça. Comme on dit, s'il fallait s'en faire avec ça nous aussi, qui s'occuperait donc des repas, du lavage, du ménage ?

— En tout cas, ce n'est certainement pas le cas de Suzanne ! précisa Claire. Elle m'a toujours dit qu'elle trouvait les astronautes très séduisants et que les tâches ménagères ne l'intéressaient pas.

— Évidemment ! rétorqua la mère. Ta sœur a dix ans de moins que toi. Déjà, elle appartient à une autre génération. C'est ainsi ! Tôt ou tard, elle redescendra de la lune, c'est le cas de le dire, et elle aussi se mettra derrière une planche à repasser !

Rosalie gloussa et Claire sourit à cette tirade relevant du gros bon sens.

Tandis que Rosalie s'exprimait avec sa franchise légendaire, la petite Brigitte vint s'agripper à la jambe de sa mère. Claire lui passa machinalement la main sur la tête.

— Bon, ben, ça a l'air que ton père est absorbé par les prouesses de la NASA ! lui fit remarquer Rosalie.

— Tu as raison, reconnut la jeune femme, mais il faut avouer que c'est quand même fascinant que l'homme se soit rendu sur la Lune. Peu importe qu'il soit américain ou russe !

— C'est certain, Claire. C'est incroyable à quel point le monde se modernise ! Quand j'étais petite, il n'y avait pas de télévision, seulement la radio. Et dans ma toute petite enfance, la plupart des gens n'avaient même pas le téléphone ! T'en rends-tu compte, ma fille ?

Claire approuva.

— Sens-moi ça ! s'exclama Rosalie en se penchant sur le chaudron dans lequel mijotait sa bonne recette.

— On va se régaler, s'enthousiasma Claire. Et Raymond va être ravi !

— Ah ça, ton homme sait reconnaître une bonne cuisinière, rigola Rosalie, satisfaite.

— Maman ! Maman ! Pourquoi les messieurs sur la Lune parlent pas français ? demanda la petite Brigitte.

— Parce qu'ils sont américains, ma belle, et là-bas, ils parlent en anglais, répondit Claire.

— Là-bas sur la Lune ?

Les deux femmes rirent de la candeur adorable de la petite.

— Pourquoi tu ne demandes pas ça à grand-papa, Brigitte ? Lui, il va t'expliquer tout ce qui concerne ces choses-là, proposa Rosalie.

La fillette secoua la tête.

— Grand-papa ne répond pas parce qu'il dort.

Rosalie envoya un regard étonné à Claire. Pourquoi donc Henri faisait-il une sieste en regardant cet événement qu'il attendait impatiemment depuis une semaine ? Il avait même pris congé pour l'occasion. Elle éteignit le feu sous le chaudron et se dirigea dans le salon, où le téléviseur crachait l'événement à tue-tête. Claire et la petite la suivirent.

— Henri ! hurla Rosalie, pétrifiée à la vision de son mari inanimé.

— Papa ! cria Claire, horrifiée.

Dans son fauteuil, Henri Viens n'ouvrit pas les yeux et ne répondit rien. Il ne bougeait plus. La tête renversée, il avait de toute évidence rendu son dernier souffle. Tandis qu'elle portait les mains à sa bouche pour étouffer un cri de détresse, Rosalie songea que le père d'Henri, cardiaque, était décédé avant la mi-quarantaine. Ainsi, son mari avait une condition héréditaire.

C'est pourquoi toute sa vie, il avait évité la cigarette et l'alcool. En plus, pour se garder actif, il s'était astreint depuis trente ans, beau temps mauvais temps, à marcher tous les jours jusqu'à son cabinet sur Saint-Joseph.

— Claire ! Ton père ! Ah mon Dieu !

Claire, démolie, tremblante, saisit sa fille pour lui éviter cette scène déchirante. Réfugiée dans la cuisine, à bout de souffle, pleurant en silence tout en caressant les tresses de Brigitte, la jeune femme songea que son père, décédé si jeune, ne verrait rien de ce monde moderne…

1

La mort d'Henri Viens avait bouleversé la petite famille Lachance. L'été, puis l'automne 1969 s'étaient déroulés dans la tristesse et le deuil. Rosalie se demandait si elle allait arriver à se remettre un jour de la perte de son mari. Claire, très proche de son père, réussissait tant bien que mal à contenir son chagrin en présence de sa mère. C'était moins difficile pour elle, puisqu'elle avait le soutien de son Raymond, et la présence lumineuse de sa petite Brigitte, sa fille adorée. Quant à Suzanne, on ne l'avait presque pas vue de l'été ni de l'automne. On comprenait que la jeune étudiante voulait oublier sa peine et se distraire en sortant beaucoup et en s'amusant comme une personne de son âge. Au début de l'année 1970, les choses semblaient commencer à se replacer.

☮

Montréal, 18 janvier 1970

— Maman, est-ce que je pourrais avoir un Macaire moi aussi ? demanda Brigitte, bien bordée dans son lit.

Claire Lachance ne put retenir un rire devant une telle candeur. Comme tous les dimanches depuis quelques mois, la petite famille Lachance écoutait religieusement une émission devenue rapidement très populaire à Radio-Canada : *Quelle famille !* Ce téléroman palpitant portait sur le quotidien de la famille Tremblay dans le quartier Rosemont. La petite Brigitte, déjà folle de *Bobino* et de *Fanfreluche,* s'était prise de passion pour cette famille et… pour le chien ! Claire était heureuse de voir que sa fille s'était remise du décès traumatisant de son grand-père.

L'enfant avait vu sa grand-mère Rosalie hurler de douleur à la découverte du corps d'Henri, mort sans bruit dans son fauteuil. La fillette avait été encore plus affectée de voir sa propre mère pleurer à chaudes larmes dans la cuisine. Mais le temps passe. Cela faisait maintenant près de six mois que le médecin avait subitement disparu et, pour une enfant de six ans, cela ressemblait à une éternité.

— Tu veux dire un chien, Brigitte, répliqua Claire. Macaire, c'est son nom.

La petite fille lâcha un soupir.

— Je le sais ! s'écria-t-elle immédiatement, mais moi je veux un chien comme celui-là et qui va s'appeler Macaire.

Claire passa une main affectueuse dans les cheveux de sa fille. Elle se dit que l'idée d'un animal de compagnie pour la petite était bonne, mais cela représentait une responsabilité en plus. Ce n'était certainement pas Brigitte qui sortirait la bête trois fois par jour à son âge ! Et qui porterait les gros sacs de croquettes pour la nourrir, et encore moins les nombreuses conserves de Dr Ballard ! Claire soupira à son tour, cherchant une solution. Peut-être un chien plus petit ? Deux fois plus petit que Macaire ?

— Je dois en parler à papa avant, tempéra-t-elle. Peut-être qu'à Noël prochain, le père Noël va t'en apporter un ?

Brigitte hocha la tête.

— Non, je veux Macaire avant. L'autre Noël, c'est beaucoup trop loin !

Claire constata que sa fille commençait à s'énerver, ce qui nuisait habituellement à son sommeil. Cette affaire ne se réglerait pas là, tout de suite !

— Allez hop ! ordonna-t-elle affectueusement. C'est le temps de faire dodo.

Claire embrassa tendrement Brigitte. Cette dernière, aussi exigeante que raisonnable, fit une moue de contentement avant de fermer les yeux. La mère était très fière de sa fille, une enfant brillante et très perspicace pour son âge. Il y avait de la graine de Viens en elle ! Aucun doute : elle deviendrait une personne d'exception, à l'image de son défunt grand-père qu'elle avait adoré.

Voyant que Brigitte s'était assoupie, Claire éteignit la lumière après s'être assurée que la veilleuse était allumée.

☮

En constatant le désordre dans le salon, Claire se dit qu'elle aurait à faire le ménage le lendemain. Il lui faudrait commencer par passer un bon coup d'aspirateur avec son nouvel Electrolux sur la moquette *shaggy* turquoise qui couvrait entièrement la pièce. Elle soupira. S'il n'avait pas fait si froid en cette soirée hivernale, elle aurait ouvert la porte qui donnait sur la cour intérieure pour aérer un peu. Elle jeta un regard tendre à l'homme de sa vie. Raymond était assis à sa place habituelle sur le divan de cuir jaune. Il fumait une cigarette en buvant lentement une petite Brador. *Vivement que la semaine recommence pour que je puisse enfin nettoyer en toute quiétude pendant que mon mari sera au travail et ma fille à l'école !* songea Claire. Elle ne se plaignait pas de sa situation de femme au foyer, bien au contraire : cela lui plaisait de régner sur son domaine. En comparaison, Raymond travaillait beaucoup plus fort, passionné par son métier de vendeur de voitures chez Chevrolet Avenue, un grand concessionnaire automobile installé à l'angle de Viau et de Jean-Talon.

— La petite est déjà couchée, ma chérie ? lança Raymond en jetant un œil à sa femme, qui restait appuyée contre la porte.

— Comment ça, déjà ? rétorqua Claire. C'est son heure.

— Ben je disais ça de même, Claire, bredouilla Raymond. Faut pas prendre ça mal. Viens t'asseoir.

La jeune femme s'approcha du téléviseur Zénith noir et blanc et appuya sur le bouton pour l'éteindre.

— Qu'est-ce tu fais ? protesta Raymond, éberlué. Et *Les beaux dimanches* ? Ça va commencer incessamment.

— On peut se parler un peu avant, n'est-ce pas ? minauda la coquette jeune femme. De toute façon, Henri Bergeron prend toujours son temps pour présenter l'émission.

— J'écoute, ma chérie, obtempéra Raymond.

— Je ne veux pas seulement que tu écoutes, je veux que tu parles aussi.

Raymond écarquilla les yeux et haussa les épaules en signe d'incompréhension.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise au juste ?

— Bon d'accord, je vais te poser des questions alors.

Claire replaça une mèche de ses cheveux qu'elle gardait très blonds parce qu'elle les décolorait et prit une Matinée dans son paquet de cigarettes sur la table ronde du salon. Raymond s'était redressé, en attente des questions. Sa femme prit une bonne bouffée avant de commencer.

— Qu'est-ce qu'il va se passer bientôt, Raymond ? s'enquit-elle en martelant tranquillement les syllabes.

— Euh… les élections ! s'écria-t-il. Le petit jeune, Robert Bourassa, va essayer de devenir le premier ministre du Québec…

— Robert Bourassa… le ministre de la Justice ?

Raymond envoya un clin d'œil amusé à sa jolie femme.

— Des Finances, ma belle.

Raymond avait été élevé sur une ferme et n'était pas allé à l'école bien longtemps. Cependant, la politique était son dada et il ne manquait jamais une seconde du bulletin de nouvelles. Claire savait bien qu'il avait toujours réponse à tout à ce sujet.

— Mais il est beaucoup trop jeune pour diriger la province ! protesta-t-elle.

— Ben apparemment pas… Malgré ses trente-six ans, il vient d'être choisi comme chef du Parti libéral du Québec.

— Ah, fit Claire malicieusement, c'est plus vieux que toi, tout de même.

— Je ne suis pas premier ministre non plus ! rigola Raymond.

— Une chance ! le taquina Claire.

Elle prit une autre bouffée de sa cigarette avant de poursuivre :

— En fait, Raymond, ce n'est pas de politique dont je veux parler, mais bien de ce qui va se passer bientôt ici, dans notre famille…

Raymond fronça les sourcils et déglutit avec peine.

— Euh… on va avoir un autre enfant ? Tu es enceinte ?

Claire éclata de rire en se souvenant que cela lui avait quasiment pris l'âge de Robert Bourassa pour mettre au monde la petite Brigitte. Un enfant, c'était bien assez !

— Non.

— Tu en veux un autre ? Un petit garçon ? insista Raymond. Parfait. Je suis partant, n'importe quand.

— Arrête de tourner autour du pot, Raymond, le coupa Claire. Fais un effort. Que va-t-il se passer bientôt ?

Le séduisant vendeur d'automobiles fit mine de se creuser les méninges au point de rendre Claire impatiente. Puis un éclair de lucidité passa dans ses yeux bruns. Il écrasa sa cigarette dans le cendrier.

— Mercredi ! Mercredi, tu vas avoir trente ans ! s'écria-t-il, secrètement soulagé d'avoir trouvé.

Claire émit involontairement un soupir de soulagement, car elle était surprise que Raymond s'en soit souvenu.

— Penses-tu vraiment que j'avais oublié ça ! claironna-t-il. Je vais t'emmener au restaurant chinois sur la rue Mont-Royal.

— Bonne idée, approuva Claire avec enthousiasme, mais pas mercredi, car, ce soir-là, ma mère va nous recevoir comme à chacun de mes anniversaires.

— Oui, c'est vrai, le fameux poulet barbecue accompagné de patates rissolées, plat préféré de…

— Mon père, termina Claire avec une expression désolée.

Raymond, contrit, s'approcha de Claire pour lui apporter un peu de réconfort. Le décès prématuré d'Henri l'été précédent était une blessure encore vive, et son absence laissait un grand vide dans la famille.

— Ce sera bien agréable quand même, mon amour, déclara-t-il. Je vais acheter une bouteille de bon mousseux pour fêter ça. Puis, pour vendredi, je vais réserver chez le chinois, on fera garder la petite chez ta mère.

— Ah, là tu me rends heureuse, Raymond.

Le jeune homme tendit le bras au-dessus de l'épaule de sa femme et lui caressa le cou avant d'ajouter :

— Dis donc, ma chérie…, susurra-t-il. Peut-être qu'après le resto, on pourra essayer de le faire, ce nouveau bébé-là !

☮

Mercredi 21 janvier

Dans l'appartement au-dessus de celui qu'occupaient Claire et Raymond Lachance, l'air embaumait le bon poulet rôti au four. Rosalie Viens s'affairait dans sa cuisine à préparer le repas d'anniversaire de sa fille aînée pendant que Suzanne, sa cadette âgée de dix-neuf ans, dressait la table. La mère de famille ne sifflotait pas en cuisinant comme à son habitude. Au contraire, elle avait le cœur gros en pensant que le trentième souper d'anniversaire de Claire ne serait vraiment pas comme les autres. Les vives discussions sur la politique entre Raymond et son mari n'auraient pas lieu… n'auraient plus jamais lieu. À cette triste pensée, Rosalie laissa tomber son ustensile de cuisine, qui tinta sur le comptoir. Puis elle appuya ses mains sur la poignée du four pour ne pas s'écrouler de chagrin.

— Ça va, maman ? s'enquit Suzanne depuis la salle à manger.

Elle accourut vers sa mère puisque cette dernière ne répondait pas.

— Qu'est-ce qui se passe, maman ?

Suzanne contempla un instant sa mère qui, le dos voûté, se retenait sur la cuisinière. Au tressaillement qui secouait son corps, la jeune femme comprit que Rosalie luttait pour retenir ses sanglots. Elle s'approcha et mit une main sur l'épaule de la femme qui, à ce tendre contact, laissa aller ses pleurs. La plus

jeune des sœurs Viens prit sa mère dans ses bras pour la consoler. La veuve sanglota quelques secondes sur l'épaule de sa fille, puis finit par se ressaisir.

— Excuse mon émotion, Suzanne, dit-elle. C'est de réaliser que pour la première fois en trente ans, ton père ne sera pas là pour un de vos anniversaires… Cela me chavire le cœur.

Suzanne soupira et ses yeux se remplirent d'eau.

— C'est compréhensible, maman, reconnut-elle. Papa nous a quittés de façon si abrupte ! On ne s'y attendait pas du tout. Ce sera encore long avant qu'on fasse notre deuil.

— En ce qui me concerne, ma chérie, jamais je ne me consolerai, j'en ai bien peur.

— Écoute, maman, il est encore tôt, tu as presque fini les préparations de la fête de Claire. Va te reposer un peu dans le salon, moi, je vais terminer ce qui reste à faire. Ne t'inquiète pas. J'ai bientôt vingt ans, ne l'oublie pas, et j'ai appris en te voyant faire depuis toujours.

— D'accord, ma chérie, accepta Rosalie, soulagée. Tu es très aimable. Si tu peux mettre le glaçage qui est dans le frigidaire sur le gâteau, ce serait parfait. Pour le reste, je m'en occuperai après.

— C'est bien, maman.

Rosalie se dirigea vers le salon. Suzanne constata que sa mère changeait ; elle était plus courbée et marchait plus lentement. Comme si, avec son mari, une partie d'elle-même avait disparu. La cadette de la famille espérait que cet état ne serait pas permanent et que sa mère, normalement vive et enjouée, reprendrait le dessus. La vie continuait malgré tout.

En effet, chaque personne sur cette terre n'avait-elle pas une croix à porter ? Suzanne était aussi préoccupée par un problème que, pour l'instant, elle gardait dans le secret de son cœur. Cette situation ne pouvait se discuter qu'entre femmes. Et Suzanne le savait : la seule femme avec qui elle pouvait parler en toute confiance de son souci était Claire, sa sœur de presque dix ans son aînée. L'occasion du souper d'anniversaire serait idéale. Suzanne trouverait un moyen d'attirer Claire dans sa chambre pendant la soirée pour tout lui avouer. Sans doute que cette dernière pourrait l'aider à sortir de cette impasse !

☮

Malgré la peine qui avait affligé la famille Viens ces derniers mois, le souper d'anniversaire de Claire se déroula sans trop d'émoi. Raymond, boute-en-train, multiplia les blagues et les propos légers pour maintenir l'atmosphère au beau fixe. Le gâteau aux fraises et au glaçage blanc confectionné par Rosalie était succulent, ainsi que le poulet rôti. Au moment où Raymond et la petite Brigitte acceptèrent une autre part de gâteau, Suzanne en profita pour entraîner Claire dans sa chambre sous un prétexte banal.

Cependant, ce que la cadette avait à dire à son aînée n'avait rien de banal. Il leur fallait une intimité totale. Suzanne referma la porte de sa chambre en faisant signe à Claire de rester silencieuse. Sur les murs étaient fixées des affiches de groupes pop. Les quatre Beatles en complet nœud papillon, instruments à la main, sur une scène quelconque, occupaient une place de choix au-dessus du lit. Une autre affiche représentait les Rolling Stones, musiciens un peu moins proprets, dans leurs tenues provocantes. Une image emblématique du mouvement hippie était aussi collée sur un mur : un cercle fleuri à l'intérieur duquel il y avait un Y renversé, symbole du *peace and love*. En observant ce décor, Claire ne put s'empêcher de secouer la tête. Elle ne

comprenait pas que sa sœur persiste à vénérer ces gens et ces modes, bref, à avancer dans cette voie dissolue dans laquelle, selon elle, la jeunesse s'égarait.

— Alors, Suzanne, qu'est-ce que tu as à me dire de si important que tu ne puisses raconter devant tout le monde ? demanda-t-elle. Est-ce si grave ?

Suzanne baissa le regard au sol en signe de culpabilité, hésitante.

— Allons, Suzanne, tu peux tout me dire, tu le sais, l'encouragea Claire plus doucement.

— J'ai fait une bêtise… Une grosse… Je suis enceinte, lâcha la jeune femme avec gravité.

Claire avait tout imaginé, une peine de cœur, un problème d'argent, mais jamais cette bombe catastrophique ! Bouche bée, les jambes molles, elle se laissa choir sur le lit.